Contes et Nouvelles

N. I., NI

...N. I. ni... Une petite, menue et proprette, avec un minois chiffonné, où les rides semblent sourire comme toutes neuves....

On ne lui connaît pas de famille. Sait-on même d'où elle vient ? Il y a si longtemps que c'est une vieille, vieille, la plus vieille du village ! On l'a toujours vue ainsi ; elle est née comme cela, sans doute... Il n'y en aura plus de si vieilles. Et laide ! à faire manquer les gains. Elle s'appelle « N. I. ni. » de son vrai nom Fanny, mais un farceur l'avait rebaptisée, un jour, sur la route : « Tiens, voilà N. I. ni, Fanny ! » et ce mauvais mot avait fait fortune. Elle, pas... et pourtant ! Pourtant son bon cœur lui a valu de continuer à vivre sans plus jamais mendier, car elle a été mendiante, N. I. ni, et ça été l'événement de sa vie, de ne plus devoir mendier. L'événement ? Elle l'avait attendu, par exemple, ou plutôt elle aurait pu l'attendre, car il était arrivé très tard, lorsqu'elle ne trottinait plus qu'avec un bâton. A cet âge-là, on n'attend plus rien. Que peut-on espérer encore ? Le cœur se recroqueville dans l'égoïsme, mais telle était l'ignorance d'N. I. ni, qu'elle ne connaissait pas même ce vilain défaut. Elle était bonne. Mieux elle était généreuse, et ceci serait un paradoxe s'il suffisait de jeter sa bourse aux pauvres pour être généreux. N. I. ni donnait des soins aux malades, soutenait les convalescents et veillait les morts. Les pauvres et les riches la venaient chercher et toutes les souffrances du village trouvaient en elle une sorte de palliatif qui se dépensait toujours, se multipliant partout, dans sa caducité infatigable. Les intérieurs les plus désespérés se réconfortaient à sa venue. Et quand les moribonds avaient senti, penchée sur eux avec sollicitude, sa coiffe blanche, ils s'en allaient du monde avec un doux sourire. Bonne vieille ! On aurait dû la surnommer : « Soleil d'hiver ».

Mais voilà, personne n'y songeait, pas même son amie. Car N. I. en avait une ! C'était une veuve, vieille comme elle, qui habitait toute seule près de l'église, une jolie petite maison. Cependant, l'amie d'N. I. ne s'y plaisait pas. Des chagrins. Elle avait deux fils que des discussions d'intérêt avaient séparés. De toute sa tendresse aux abois, maladroite et sincère, elle fit de son mieux pour les réconcilier, mais elle ne parvint, hélas ! qu'à donner à leur haine un nouvel adjuvant. Ni l'un, ni l'autre ne lui rendait plus visite. Ils demeuraient à la ville et tous, dans des carrières différentes, étaient devenus très riches. Ils servaient à leur mère une petite pension qui lui suffisait. N. I. ni avait soigné l'abandonnée durant une forte grippe et elle en était devenue l'amie, à la façon des vieux domestiques, qui partagent les peines de leur maître. Or, un mauvais automne s'étant abattu sur le village avec, dans ses rafales, le souffle glacé de la mort, la pauvre âme trépassa. La curiosité fit déserter les maisons le jour des funérailles.

Parmi les gerbes, on admira de grandes couronnes piquées de roses naturelles et l'on revit enfin les frères ennemis, suivant le corps, avec de beaux messieurs de la ville devant les paysannes en mante noire et la foule des villageois endimanchés.

Lorsque tout fut fini, lorsqu'après la dernière pelletée dans la fosse, le dernier assistant eut quitté le cimetière, les fils de la morte se regardèrent lentement, en silence, puis l'aîné dit :

— Je vous attendrai à la mortuaire, à trois heures : il convient de ne pas lésiner...

Et il ajouta : — pour les affaires de partage...

— J'y serai, dit l'autre, simplement.

Et chacun s'en alla de son côté.

L'aîné arriva le premier. Il avait les traits durs, le visage bilieux et la barbe sombre cachait mal l'avancement avaricieux de ses mâchoires. Il dompta vite son émoi en entrant dans la maison que la morte, ce matin, semblait emplir encore de sa présence éteinte.

Le sacristain attendait, le menuisier aussi. L'un avait une note pour les cierges et l'autre pour le cercueil.

Le second frère entra avec la servante du presbytère qui présentait en passant le bonjour de M. le curé et son mémoire pour les frais du service à l'église. Elle dit avec obligeance ce qu'il fallait payer au fossoyeur et quel était le coût de la chapelle ardente. Quand le petit monde fut sorti, les deux fils décidèrent de dépouiller les papiers avant d'inventorier le linge et les meubles. Ils vidèrent sur la grande table les tiroirs du secrétaire. L'aîné cherchait des titres, de l'argent, le livret de la caisse d'épargne. Un médaillon glissa. Le plus jeune le prit, ouvrant déjà son portefeuille :

— Ah ! que je suis heureux de le retrouver...

Mais, d'un geste, l'autre l'arrêta :

— Il me revient, fit-il, avec autorité.

— Mille pardons...

— C'est ainsi, vous dis-je, et vous ne l'aurez pas !

Et voici la querelle allumée. Le plus jeune insistait avec une obstination douce, offrant des compensations. Il était blond, sentimental, un peu faible. La chance lui avait souri. Il n'avait pas l'habitude des discussions, ne s'étant jamais trouvé en butte à de grandes difficultés. C'était un veinard timide...

Mais l'aîné qui ne savait que faire du bijou, continuait de s'emporter, soulevant du fond de leur ancien désaccord des brassées de reproches et d'invectives, ramassant au hasard des mots secs et cassants, des suspicions enflammées qu'il jetait en fouillis dans le crépitement de la dispute, comme pour alimenter à plaisir la colère qui s'élevait.

— Non ! j'ai été assez volé. Ça ne recommencera pas. Chacun son dû ! Vous n'avez que trop pris, jusqu'aux attentions et aux caresses dont on me sevrait pour vous les prodiguer toutes. Toujours vous !... Vous étiez le chéri, n'est-ce pas ? C'est fini, maintenant !

Et sa rage démontée s'acheva dans un coup de poing terrible sur un paquet de lettres.

Elles s'éparpillèrent comme de grandes plumes.

Il y eut une minute d'un silence chargé de rancune, quand la porte s'ouvrit lentement :

— C'était N. I. ni avec son éternel bonnet clair et son casaquin bleu. Elle entra gauchement, comme une petite fille, rapetissée par une confusion qui lui doublait ses rides.

— Bonjour à vous deux, commença-t-elle toute chevrotante. Je suis N. I. ni... J'avais frappé à la porte déjà, et...

— Que voulez-vous ? interrompit l'aîné, les lèvres encore tremblantes d'emportement, et il se tourna vers son frère :

— Quelle est celle-ci ? Que lui doit-on ? On n'en finira donc jamais !

L'autre ne répondit point, l'esprit ailleurs, perdu dans la violence d'une scène injuste.

N. I. ni s'avança avec hésitation, cherchant ses mots :

— J'vas vous dire, j'avais l'habitude d'entrer en passant.... J'étais presqu'une amie, voyez-vous. Nous prenions souvent le café ensemble. Elle disait ses ennuis, rapport à vous deux, qu'elle aimait tant... Ah ! il m'arrive bien des coups de quitter la route et de frapper ici, sans songer... Ce sera dur : je ne m'y ferai pas tout de suite, vous pensez bien... Oh ! non...

Elle s'arrêta, plongeant son visage ruisselant dans son tablier. Les petits festons de sa coiffe tremblaient, tremblaient... Mais elle se ressaisit vite, pleurant plus discrètement et elle reprit, reprit de sa voix troublée, un peu sourde et chantante :

— Et voilà... voilà.... Je viens vous demander... oh ! non, pas de l'argent..., ne croyez pas... non... non... ! Mais la permission, voyez-vous, de me laisser prendre dans son jardin, quelques plantes... deux ou trois pensées.... en souvenir....

Et, comme tous deux, le visage fermé, la laissaient sans répondre, elle s'arrêta, interdite.

— Quoi ? Vous ne voulez pas ? Faites excuse. Vous n'êtes pas méchants, pourtant ?

Elle restait là, désespérée... Cependant ses derniers mots avaient vibré avec une naïveté si émouvante que l'aîné fit un effort pour répondre et durement : « Eh ! non, on ne vous le défend pas, allez-les chercher, vos pensées et laissez-nous ! — Elle se retira sans dire merci : l'émotion l'étouffait. Il ajouta, après avoir fermé la porte avec bruit : « Et qu'elle nous fiche la paix, cette vieille scie ! » Il revint vers son frère, qui restait sans mot dire, la tête dans les mains. Il considéra la table où tous deux avaient accoudé leurs rêves d'écolier, la grande table avec ses lettres dépliées, dont le désordre continuait à terre parmi les feuilles et les roses tombées des couronnes, le matin.

Là, gisaient, près d'un livre d'heures, les lunettes de la morte et des photographies de vieilles gens qu'ils avaient connus tout petits et leurs lettres à eux, depuis la première, d'une écriture maladroite, où ils envoyaient de la pension, à la chère maman, sur du papier à enluminures, leurs vœux de bonne année...

Toutes ces pauvres choses muettes semblaient les regarder de leur tendresse éparse et refoulée.

Et voici que le plus jeune s'écroula tout à coup, le torse secoué :

— « Je n'en peux plus — gémit-il dans ses sanglots, je n'en peux plus. Tout cela me brise. C'est vrai, ce qu'elle disait, la vieille, pas vrai... Nous ne sommes pas méchants, pourtant...

Pâle, sans une larme, l'aîné le prit dans ses bras, brusquement :

— Tu as raison — dit-il — embrassons-nous !

... Et c'est de là que date l'événement d'N. I. ni. Le retentissement de ses paroles avait magiquement fondu l'inimitié des deux frères.

Leur gratitude fut charmante et le bonheur d'N. I. ni consacre leur réconciliation. Car N. I. ni est heureuse. Elle eut non seulement les pensées, mais tout le jardin, toute la maison et la petite rente. Oh ! je le sais, cela paraît invraisemblable, mais c'est ainsi, voilà tout. Les cœurs fermés ne sont pas les plus vides, et, pour les ouvrir, il faut parfois des doigts de fée : ceux d'N. I. ni ! Tout le monde l'adore. On ne lui en veut pas de son bonheur : elle le fait supporter si tendrement, avec une obligeance si naturelle ! Les enfants la saluent bien bas, et le maître d'école la cite en exemple. Maintenant, ses pauvres jambes ne lui permettent plus guère d'aller secourir les malheureux. Qui sait ? Elle finira peut-être par vieillir...

Pourtant, quand la bonne saison est là, il faut la voir, ragaillardie, trottinant dans les plates-bandes avec son bâton tremblant. Son jardin ! c'est toute sa joie. De quels regards extasiés elle le contemple, à la fin du jour !

Elle s'asseoit tout au fond, près du parterre où fleurissent les chères pensées de la morte.

Le soleil se couche derrière elle sur les vastes prairies voisines d'où montent des parfums. De grandes flambées d'or auréolent la bonne vieille allongeant leurs clartés glorieuses ! et c'est comme si tout son passé de dévouement jetait devant elle sur son chemin la récompense de sa lumière.

Gabriel DE SART.

La liquidation des pensions des ouvriers et employés de mairie

UNE INTERVENTION DE GONIAUX

L'« Officiel » publie :

« M. GONIAUX, député, expose à M. le ministre du Travail qu'un grand nombre de demandes de liquidation de pension des employés et ouvriers des mines des régions libérées sont en instance depuis plus de six mois, que les intéressés n'ont obtenu aucune avance de la caisse autonome et demande au ministre d'intervenir énergiquement pour que ces liquidations soient réglées plus rapidement. (Question du 4 octobre 1919).

Réponse. — Les ouvriers mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, qui se sont adressés à la caisse autonome des retraites en vue d'obtenir le bénéfice des dispositions de la loi du 25 février 1914, ont, en presque totalité, et en attendant la liquidation de leurs droits, reçu des avances. S'il en est quelques-uns auxquels satisfaction n'a point été accordée, c'est très probablement parce que leurs dossiers étaient incomplets et ne contenaient pas, notamment, la justification des années de service requises. La réclamation de l'honorable député ne peut donc viser que des cas d'espèce sur lesquels l'administration est toute prête à fournir les précisions nécessaires, dès qu'elle connaîtra les noms des intéressés.

ROUBAIX

Bureaux : 39, rue Pauvrée. — Téléphone 9-51

PARTI SOCIALISTE

REUNION DU COMITE EXECUTIF

Le Comité exécutif de la section roubaisienne du Parti socialiste se réunira ce vendredi 26, à six heures et demie, à « La Paix ». — Présence indispensable.

ELECTIONS CONSULAIRES

Les candidats du petit commerce

Demain, samedi, auront lieu les élections des juges suppléants du tribunal de commerce. Les candidats du Syndicat des petits commerçants sont : Louis Fœlix, Victor Kimpe, Paul Nys, Arthur Delattre, Henri Verhenne, Albert Plateau, Victor Cornil, Ch. Heuls.

Les résultats d'hier permettent d'espérer que les élections de demain seront favorables à ces candidats. Toutefois, il est fait un pressant appel aux nombreux petits commerçants qui se sont abstenus au premier tour.

Pour que le petit commerce soit représenté au tribunal, il est utile que chacun prenne part au vote.

La Fédération des petits commerçants détaillants.

CHAMBRE DE COMMERCE

Scrutin de ballottage du 25 décembre 1919
Inscrits, 2.225; votants, 497

Candidats du Syndicat des petits commerçants : Smeets, 313 voix; Derreumaux, 313; Poitevin, 314.

Candidats de la Chambre de Commerce : Bossut, 184 voix; Martin, 185; Lefebvre, 184.

Les trois candidats du Syndicat des petits commerçants sont donc élus.

DISTRIBUTION DE COKE

150 kilos pour 24 francs aux personnes n'ayant pas de réchaud, 100 kilos pour 16 francs aux autres.

L'Union Gazière de France ayant fixé les prix du coke à 125 fr., pour la vente libre, et à 135 fr. pour le chauffage de la population, l'administration municipale se voit obligée de fixer à 16 fr. les 100 kilos, comme il est indiqué ci-dessus, le prix du coke rendu à domicile.

Ordre des inscriptions :

1er secteur, samedi 27, de 8 h. à 11 h. ; 2e secteur, de 14 h. à 17 h. ; 3e secteur, lundi 29, de 8 h. à 11 h. ; 4e secteur, de 14 h. à 17 h.

Cette inscription s'effectuera à l'ancien Hôtel des Postes, rue Nain, 2, sur présentation de la carte de charbon.

TOURCOING

PROJET D'AMÉNAGEMENT DE LA VILLE

ECOULEMENT DES EAUX

1. BOULEVARD INDUSTRIEL. — ETAT ACTUEL. — Rue de Béthune : 2 ruisseaux transversaux venant de la direction de la rue de Rondues et de la rue du Clinquet, franchissent le boulevard Industriel au moyen de tuyaux de 0 m. 50 de diamètre, posés à un mètre seulement en-dessous de la chaussée. Cette profondeur est insuffisante pour assainir les caves des habitations riveraines.

AMELIORATIONS PROPOSEES. — Un aqueduc de 1 m2 de section devrait être construit à 2 m. 60 de profondeur en-dessous d'une des chaussées du boulevard Industriel, depuis la rue du Clinquet, jusqu'au ruisseau des Orions, près du dépôt des fumiers de l'ébouage et servirait de collecteur à tous les ruisseaux venant de l'agglomération. Longueur environ 700 mètres.

2. BOULEVARD INDUSTRIEL. — ETAT ACTUEL. — Rues de Venise, de Roncq et Rasino. Les difficultés d'écoulement des eaux viennent d'être exposées ci-dessus.

AMELIORATIONS PROPOSEES. — Un aqueduc semblable au précédent serait à établir sur le boulevard Industriel, du ruisseau des Orions à la rue de Roncq et à la rue Racine.

Toutefois, le ruisseau des Orions qui longe le dépôt des fumiers et le terrain de jeux est lui-même trop irrégulier et trop peu profond pour servir de déversoir suffisant. L'ouverture de l'avenue prévue pour relier le nouveau parc public au terrain de jeux des Orions permettrait seule d'arriver à une solution satisfaisante. Elle rendrait possible la construction d'un collecteur à grande section destiné à recueillir les eaux des deux aqueducs dont il est question ci-dessus, c'est-à-dire toutes les eaux de la partie comprise entre la gare des Francs, la rue de Paris, les rues de l'Abattoir, du Ropes, Fin-de-la-Guerre, de la Cité et Racine. Tous ces quartiers seraient assainis de ce fait.

Cet aqueduc, prolongé au travers du nouveau parc recevrait aussi les eaux des points bas des vallonnements et du cours d'eau à créer dans ce nouveau parc.

Il pourrait même être poursuivi plus tard jusqu'à la place St-Jacques pour être raccordé aux aqueducs des rues Wailly, St-Jacques et Delobel qui ont actuellement des pentes défectueuses.

3° BOULEVARD INDUSTRIEL. — Etat actuel : rue Basse, les eaux de la rue du Cymbale et de la rue Ingres, jusqu'à la rue de Gand à la place des Phalempins, s'accumulent rue Basse et n'ont d'autre issue qu'un conduit de o m. 60 de diamètre établi sur le boulevard Industriel, entre la rue Basse et le ruisseau du Pont Rompu, près de l'usine Tiberghien. Cet écoulement provisoire est insuffisant.

Améliorations proposées : un aqueduc à section normale de 1 mètre carré, construit à 3 mètres de profondeur sous la deuxième chaussée du boulevard Industriel, entre la rue de Gand et le ruisseau du Pont Rompu, remédierait à la situation ci-contre. Cet aqueduc pourrait être plus tard prolongé jusqu'aux rues de Toulon et de Courtrai pour recueillir les eaux de la Gare annexe du Pont de Neuville. Il pourrait aussi servir de collecteur aux aqueducs à prévoir rue de Gand, de chaque côté du boulevard Industriel.

4° RUE DE GAND. — Etat actuel : partie comprise entre le boulevard Industriel et la rue du Pont de Neuville.

Les eaux provenant de cette section de la rue de Gand n'ont d'autre débouché qu'un fossé de servitude longeant la limite du terrain de football, pour se déverser dans le ruisseau de Neuville, à la limite du territoire.

Il en est de même des eaux de la rue Macdonald, située à droite de la rue de Gand.

Améliorations proposées : la servitude longeant le terrain du football devrait être transformée en un ruisseau large et profond jusqu'à la rue de Gand, où son niveau serait à 3 mètres en dessous de la chaussée.

Pour exécuter ce travail, il serait nécessaire d'acquérir une bande de terrain de 100 à 120 mètres de longueur et de 8 à 10 mètres de largeur, soit environ 1.000 mètres carrés de terrain.

5. CARREFOUR DU BOULEVARD INDUSTRIEL ET DU PONT-DE-NEUVILLE, PRES DE LA FERME D'HALLUIN. — Dans ce carrefour formant cuvette, se réunissent toutes les eaux provenant des terrains compris entre la rue de la Malcense, le boulevard Industriel, les rues du Pont-de-Neuville, des Fleurs et du Chêne-Houpline. Ces eaux abondants en temps d'orage, arrivent rapidement au point bas dudit carrefour et ne peuvent s'écouler que dans une petite servitude traversant la pâture d'Halluin pour se diriger vers la frontière au travers de plusieurs autres propriétés.

AMELIORATIONS PROPOSEES : la construction d'un aqueduc à section normale de 1 mq, sous l'une des chaussées du boulevard Industriel, depuis ce carrefour jusqu'au ruisseau de la rue de la Potente est à envisager pour l'avenir. Ce collecteur de 1.300 mètres de longueur, devrait être établi à 4 mètres de profondeur dans la traversée de la rue Golbert et dans celle de la rue Achille-Testelin, de manière à pouvoir y faire aboutir des aqueducs à construire dans ces dernières rues, de chaque côté du boulevard. Les eaux de la rue Achille-Testelin, depuis la rue de Mouscron, pourraient ainsi y être amenées.

6. QUARTIER DE LA MARLIERE & RUE DES TROIS-PIERRES. — ETAT ACTUEL : Les eaux de la Marlière (côté gauche de la rue de Mouscron à la Chapelle) ont leur écoulement naturel vers le ruisseau frontière.

Les eaux (côté droit), s'écoulent par diverses servitudes vers les fossés boueux bordant la rue des Trois-Pierres. Ces fossés eux-mêmes n'ont d'autres débouchés que d'autres petites servitudes qui existent dans les propriétés situées sur Wattrelos, entre la rue des Trois-Pierres et le ruisseau frontière, vers Mont-à-Leux.

AMELIORATIONS PROPOSEES. — Il s'agit ici de travaux à faire sur le territoire de Wattrelos: la ville de Tourcoing est donc impuissante à améliorer cette situation lamentable et dont elle est la première à pâtir pour les constructions Potente-Touquet qui sont sur son territoire.

CONSEIL MUNICIPAL

REUNION EXTRAORDINAIRE

Une réunion extraordinaire du Conseil municipal se tiendra dimanche prochain 28 décembre à 10 heures 30 du matin, à l'Hôtel de Ville.

Ordre du jour : Nomination des commissions municipales.

A l'issue de la réunion, une aubade sera donnée à la municipalité par la musique municipale.

ARRESTATION D'UN FRAUDEUR

Un fraudeur, Arthur Clabaut, sans domicile, vient d'être arrêté par les douaniers de la Martinoire. Il était porteur de 10 kilos de tabac et de 300.000 allumettes.

A L'ECOLE DE PREPARATION MILITAIRE

Les élèves devant se présenter à l'examen du C. P. S. M., le dimanche 4 janvier, pour la cavalerie et les chars d'assaut, et le dimanche 11, pour l'examen, devront se trouver au manège, place Leverrier, aujourd'hui vendredi 26, à 7 heures du soir.

A L'ECOLE DES MUTILES

La direction informe les mutilés n. 1 qu'elle peut actuellement recevoir des élèves internes dans les sections suivantes :

Horticulteurs, vanniers, chaisiers, tailleurs, ajusteurs, menuisiers, modeleurs, ferblantiers, maroquiniers, bourreliers, selliers.

Les mutilés de guerre sont admis gratuitement. Ils ont droit à la nourriture et au logement, et il n'est opéré aucune retenue sur leurs pensions ou allocations.

Pour tous renseignements, s'adresser au directeur.

DOMMAGES DE GUERRE

Réception et vérification des déclarations de dommages, des demandes d'indemnités, ainsi que des bons de réquisition, attestations, certificats, etc. :

Aujourd'hui, vendredi, de 8 h. 30 à midi : 14.401 à 14.475; de 2 h. à 6 h., 14.476 à 14.550.

Demain, samedi, de 8 h. 30 à midi : 14.551 à 14.625.

Le prestataire est prié de se présenter personnellement, muni du livret de famille ou d'une pièce d'identité.

Autour de Roubaix-Tourcoing

HALLUIN

PROGRESSION DE LA POPULATION DU 1er NOVEMBRE 1918 AU 25 DECEMBRE 1919. — 1er novembre 1918, 1.432 habitants ; 1er décembre, 6.000 : 1er janvier 1919, 7.422 ; 1er février, 10.000 ; 1er mars, 10.500 ; 1er avril, 11.000 ; 1er mai, 11.500 ; 1er juin, 12.000 ; 1er juillet, 12.837 ; 1er août, 13.023 ; 1er septembre 13.302 ; 1er octobre, 13.645 ; 1er novembre, 13.764 ; 1er décembre, 13.905 ; 25 décembre, 14,131 habitants.

CROIX

LA GREVE DE LA MAISON BONARDEL EST TERMINEE

Nous avons annoncé, ces jours derniers, que, depuis lundi, les ouvriers de l'entreprise Bonardel étaient en grève. Ces ouvriers réclamaient l'application du tarif de la métallurgie, qui leur avait été promis, soit une augmentation de 0,25 l'heure.

Satisfaction leur ayant été accordée, la reprise du travail a été décidée.

LILLE

Mimi-Pinson pourra tenir ménage

On le lui enseignera à l'Ecole Ménagère Professionnelle.

L'économiste Proud'hon prononça jadis une bien belle et fort juste parole en ce qui concerne la destinée des filles d'Eve, nos charmantes compagnes en ce triste monde où nous sommes : « Les femmes, disait-il, n'aspirent à se marier que pour devenir souveraines d'un petit Etat, qu'elles appellent leur ménage ».

C'est fort bien dit, et Proud'hon était un homme fort perspicace. J'aurais voulu toutefois qu'à cette constatation il ajoutât ce conseil, à l'adresse de nos jeunes filles : « Il leur appartient, si elles veulent être les véritables et heureuses souveraines de ce petit Etat, de se préparer à son administration par l'acquisition préalable, des connaissances nécessaires, théoriques et pratiques, qui leur permettront de mener à bien les services familiaux de leur petit gouvernement ».

Hélas !... trois fois hélas !... que de jeunes demoiselles, riches bourgeoises ou filles de commerçants ou charmantes « Mimi Pinson » ouvrières, surtout, se marient sans posséder les premières notions indispensables à la bonne tenue d'un ménage.

Pour la première catégorie, le mal est moins grand, ces dames pourront toujours avoir des domestiques, et encore que pour bien commander il faille savoir « faire » soi-même, je les plains moins, car, après tout, elles ont eu tous les loisirs d'apprendre à temps perdu la science infuse que doit posséder toute bonne ménagère.

En ce qui concerne les deux autres catégories, filles de commerçants et filles d'ouvriers, la chose me paraît éminemment regrettable. Elle peut même, en cas d'ignorance complète, tourner à la véritable catastrophe.

Ce fut le cas, jadis, d'un mien ami, dont la jeune épousée ne savait même pas, — excusez ce détail — cuire un bifteack et faire du café.

Et tout ceci est d'autant plus regrettable qu'au fond ce n'est bien souvent pas la faute de l'intéressée.

— Fille de commerçant, on l'a mise au comptoir, et elle a travaillé du soir au matin dans la boutique paternelle sans avoir eu le loisir de s'initier aux choses ménagères.

— Fille d'ouvrier, « Mimi Pinson » s'en est allé à l'atelier dès l'âge de 14 ans. Bien souvent, elle s'y est spécialisée dans un travail quelconque : « bouffeuse de manche, clocheuse de jupe, bambrocheuse, ou autre chose, et vous pensez bien qu'en tout ceci, il ne fut guère question d'apprendre à faire la lessive, à cuire une omelette ou à acquérir des connaissances générales en couture.

Tout ça est éminemment regrettable, et il convient d'y porter remède, autant que faire se peut. C'est ce que se sont dits des hommes et des femmes dévoués.

En Belgique, il existe de nombreuses Ecoles professionnelles et ménagères pour jeunes filles. Pourquoi sont-elles si rares en France ? Lille, pour sa part, en est totalement dépourvue.

Evidemment, il y avait là une grave lacune à combler, au point de vue social. Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que ce sera chose faite d'ici peu.

LE BUT DE L'ECOLE

La création d'une Ecole pratique municipale professionnelle et ménagère, est décidée. Ces cours auront lieu, probablement à partir du 15 janvier prochain, 11, rue de Thionville, sous la direction de Mlle Maës.

Désireux d'avoir quelques renseignements sur le but et le fonctionnement de l'Ecole projetée, nous fûmes hier trouver sa future directrice, Mlle Maës, 18, rue Meurein, où l'on peut s'inscrire tous les jours, de neuf à dix heures, et obtenir tous les renseignements voulus.

« Notre école, nous dit Mlle Maës, a pour principal objet de faire des jeunes filles d'excellentes ménagères, capables de diriger intelligemment et économiquement leur maison ; de leur permettre de rendre leur foyer aussi attrayant et confortable que possible et d'élever rationnellement leurs enfants.

» En second lieu, elle a encore pour but de procurer aux jeunes filles appelées à subvenir à leurs besoins les connaissances pratiques nécessaires pour obtenir des emplois honorables et lucratifs.

» Comme vous le voyez par notre programme, l'Ecole de la rue de Thionville s'adresse surtout aux ouvrières et aux jeunes filles de la petite bourgeoisie, filles de commerçants et d'employés.

Les cours qui y seront donnés seront gratuits. On demandera seulement à chaque élève, une somme de 60 francs pour couvrir les frais principaux. Les jeunes filles étrangères à Lille, paieront 30 fr. de supplément. Les cours auront lieu de 8 heures et demie à 11 heures et demie, et de 2 heures à 6 heures. Il est en outre question d'organiser des cours du soir, spécialement affectés aux jeunes filles de la classe ouvrière.

L'ECOLE MENAGERE

« Avant toute chose, on s'occupera de l'enseignement ménager proprement dit. Cet enseignement sera obligatoire à toutes les élèves, en vertu de ce principe essentiel que : « toute jeune fille doit savoir cuisiner, lessiver et entretenir son habitation ».

Et ici, Mlle Maës nous apprend que M. Labbé, aujourd'hui directeur des Services Techniques de la Reconstitution, a jadis préconisé l'établissement de cours d'enseignement ménager dans des maisons ouvrières, entretenues en commun par deux ou trois jeunes filles, élèves, exactement comme ça se passe chez soi.

Evidemment, ce serait là l'enseignement idéal, et l'on voit d'ici « Mimi Pinson » s'apprenant elle-même à tenir avenant un intérieur établi sur le modèle de celui qu'elle aura un jour à fonder pour de vrai, en compagnie du « bien-aimé » de son choix.

Peut-être ce beau rêve pratique se réalisera-t-il un jour, mais il faudrait pour cela disposer d'espace et de capitaux qui font défaut pour le présent.

Pour le moment, les cours auront lieu en commun, dans l'établissement de la rue de Thionville.

Les élèves feront, sous la surveillance et d'après les données des professeurs, la cuisine elles-mêmes, elles mettront leur table dans le grand réfectoire, mais par petites tables, et elles mangeront les mets préparés par elles.

— Gare les plats manqués, les rôtis brûlés, et les sauces sucrées, Mesdemoiselles. — Mais j'ai tort de m'alarmer, et je suis bien sûr que l'intérêt personnel y étant, nous n'assisterons pas à des catastrophes de ce genre. « Mimi Pinson » s'occupera aussi de l'achat et de la conservation des aliments. On lui apprendra à préparer une cuisine saine, en rapport avec l'âge et les besoins de chacun des membres d'une famille. Sortant du cours ménager, elle saura pour plus tard comment s'établit un budget familial et possèdera les notions nécessaires pour l'administration économique des revenus de la famille.

Donc, plus de folles dépenses en broutilles, futilités et choses maladroites surtout, car bien souvent « Mimi » pêche par ignorance.

Enfin, les achats, la confection partielle et l'entretien du linge et des vêtements, le blanchissage et le repassage, l'entretien du mobilier et de l'habitation, ne lui seront plus inconnus.

Il en résultera que l'ordre et la propreté régnant dans le ménage, le bon arrangement des objets mobiliers de toute nature étant réalisé, une décoration de bon goût viendra ajouter un charme trop souvent inconnu à la maison de l'ouvrier ou de l'employé, lesquels ne seront plus tentés de s'évader de chez eux pour aller se perdre en fréquentations malsaines. Et ne sera-ce pas le cas de répéter, comme dans « La Mascotte » : « Une femme comme ça, mais c'est un trésor ».

Amis qui me lisez, je vous en souhaite une pareille, persuadé que vous seriez ainsi un homme heureux, et je passe à la seconde partie du programme : l'Enseignement professionnel.

IL FAUT GAGNER SA VIE

Mais ce n'est pas tout d'apprendre à faire le ménage. Hélas ! bien souvent, presque toujours, dans la classe ouvrière et moyenne, la femme, dans notre société contemporaine, est appelée à gagner elle-même sa vie.

A l'Ecole Ménagère on a donc adjoint l'Ecole Professionnelle qui donnera un enseignement utile et pratique à celles qui la fréquenteront. « Surtout, on visera à donner, nous dit Mlle Maës, un enseignement général. Trop souvent, dans les ateliers, on spécialise à outrance. Une ouvrière fait la même chose toute sa vie. Bref, c'est une éducation à compléter et à généraliser.

On s'occupera donc, à l'Ecole, de la préparation aux diverses professions féminines suivantes : Confection, Corseterie, Modistes, Broderies, Dentellières, Lingères.

De plus, les élèves y recevront des notions générales en tout ce qui touche la couture, le raccommodage du linge et des vêtements que les élèves pourront apporter elles-mêmes. Des cours de dessin appliqués spécialement à la Lingerie et aux Modes, seront également donnés.

Comme on le voit, il y a là un très vaste programme, dont nous ne saurions trop préconiser l'application, pour notre part.

Enfin, la Section Hotelière, fondée sur le modèle de celle qui existe à Rouen, sous le patronage du Touring-Club de France, s'occupera de la formation à donner aux jeunes filles désireuses de s'employer dans les hôtels : Caissières, Dactylographes, Gérantes, Interprètes, Lingères, Femmes de Chambre, Cuisinières.

Il nous reste à parler du fonctionnement de l'Ecole, de ses Professeurs et de l'Enseignement général qui y sera donné. Ce sera là l'objet d'un prochain article. Mais dès aujourd'hui nous ne voulons pas laisser passer cette occasion sans déclarer combien la fondation de cette école nous donne d'espérances et combien nous engageons les pères et mères, soucieux du bonheur futur de leurs enfants, à y envoyer leurs jeunes filles. Elles y apprendront à gagner leur vie, à tenir leur ménage, à assurer, en deux mots, leur « bonheur dans l'avenir ».

V. BRIGGHE.

PETITES NOUVELLES

CHEVAUX EMBALLES. — A 11 heures et demie du matin, deux chevaux attelés à un camion appartenant à M. Macq, marchand de pommes de terre 61, rue d'Artois, effrayés par le bruit d'une trompe d'auto se sont emballés dans la rue précitée. Ils ont été arrêtés par le préposé d'octroi Heu Arthur, 43 ans, qui a réussi à les maîtriser après avoir été traîné sur un parcours d'une trentaine de mètres. Pas d'accident de personne.

QUI VOLA ? — Aux Docks, rue Colbert, il a été volé un veston appartenant à M. Marius Moutier, charretier, demeurant 13, rue du Croquet. Le veston contenait dans une poche intérieure les papiers du plaignant. L'auteur de ce larcin est recherché.

CERTIFICAT D'APTITUDE PEDAGOGIQUE

Comités de corrections pour la préparation à cet examen

Ces comités ont été reconstitués dans chaque circonscription. Les candidats à la session de février prochain peuvent d'ores et déjà, s'adresser à M. l'inspecteur primaire de la circonscription dans laquelle ils exercent qui leur indiquera les sujets à traiter.

FEUILLETON DU « REVEIL DU NORD » N° 56

Les Mystères de New-York

GRAND ROMAN-CINÉMA AMÉRICAIN

ADAPTE PAR

PIERRE DECOURCELLE

» Il est toujours mortel, lorsqu'il est projeté sur les centres cérébraux.

» Néanmoins, son effet peut être neutralisé à l'aide d'un miroir divergent composé de platine et d'amiante. »

— Comprenez-vous ?.. demanda le professeur de la Columbian University.

— Je crois que oui !... répondit son disciple. Cette explication est claire. Il est seulement regrettable, pour le cas où « la Main qui étreint » renouvellerait sur nous un attentat pareil à ceux dont nous avons constaté tout à l'heure les effets, que nous ne possédions pas ce tutélaire miroir !..

— J'en ai un !.. déclara Justin. Voyez au tiroir numéro 5.

L'indication était exacte. Presque aussitôt, Jameson rapporta une petite boîte de cuir que Clarel ouvrit.

Il en tira un miroir rond, fait de platine et d'amiante, dont il expliqua le maniement à son compagnon.

Il avait à peine terminé, qu'un bruit singulier lui fit tourner la tête. Il n'eut que le temps de dissimuler vivement dans sa poche le miroir qu'il tenait.

Entre les deux battants d'une armoire basse qui venait de s'entr'ouvrir derrière eux, un revolver était braqué dans leur direction.

Avant qu'ils aient eu le temps de faire un geste, le chef de « la Main qui étreint » surgissait.

Presque au même instant, d'un autre placard, sortaient quatre autres bandits, revolver en main, qui les entourèrent.

Clarel et Jameson, instinctivement, s'étaient rapprochés l'un de l'autre, immobiles et désarmés.

L'homme au mouchoir rouge s'avança en boitant vers eux :

— Alors, monsieur le professeur, fit-il, en ricanant, vous avez voulu vous jouer de moi avec votre petite comédie de départ ! Mais je ne suis pas de ceux qu'on bafoue, et vous allez en avoir la preuve !..

Tout en parlant, il s'était rapproché de Clarel, qui, impassible, les bras croisés, le regardait en face, se demandant quel visage pouvait bien se cacher derrière cet impénétrable mouchoir.

Soudain, quand le chef de la bande ne fut plus qu'à quelques pas de lui, Justin bondit, et, la main tendue, arracha d'un geste le foulard rouge.

Il laissa échapper un cri de déception.

Sous le mouchoir à carreaux, un masque noir couvrait hermétiquement les traits de l'invisible criminel.

— Encore une déconvenue, monsieur Clarel !.. fit ce dernier d'une voix railleuse. Vous n'êtes décidément pas en un jour de chance !..

En même temps, il fit un signe, et les hommes qui entouraient les deux amis les entraînèrent.

* * *

Après le départ de Justin Clarel, Elaine avait eu la fantaisie d'aller faire un tour à pied. Mary, envoyée par elle auprès de la tante Betty pour lui proposer de l'accompagner, revint l'avertir que la vieille demoiselle était sortie depuis une demi-heure environ, pour faire quelques emplettes.

— Eh bien !.. fit la jeune fille, j'irai me promener toute seule !.. Vous direz seulement à ma tante, quand elle rentrera, que je suis allée du côté du parc, et que si elle veut venir me rejoindre, elle me fera plaisir !..

Il y avait déjà quelque temps qu'Elaine marchait d'un pas allègre le long de la grande avenue. Son délicat et fin visage était tout éclairé du plaisir qu'elle éprouvait à se remémorer sa surprise devant le retour inopiné de celui dont elle s'était cru séparée pour de si longs jours.

A ce moment, une automobile la dépassa, et s'arrêta à quelques mètres devant elle, au bord du trottoir.

Un homme avait mis pied à terre, et vint à sa rencontre, la main à sa casquette :

— C'est à miss Dodge que j'ai l'honneur de parler ?.. demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, en reconnaissant le valet de chambre chinois de Perry Bennett... Que voulez-vous, cher ?..

— J'arrive de chez vous, miss Dodge, où l'on m'a dit que je vous trouverai sur cette avenue... J'avais une commission pressée à vous faire de la part de mon maître et de M. Justin Clarel !...

— De quoi s'agit-il ?.. Parlez !..

— Ils m'envoient l'un et l'autre vous demander de bien vouloir les retrouver tout de suite au laboratoire de M. Clarel... Ils m'ont chargé d'ajouter que les deux hommes qui étaient partis sur l'« Abraham-Lincoln » étaient de retour, et que si M. Clarel, surtout, désire vous parler sans retard, c'est à cause d'une communication importante qu'ils lui ont faite !..

Si Elaine avait eu la moindre défiance, ces derniers mots l'auraient complètement dissipée.

Elle monta docilement dans la voiture dont le Chinois lui ouvrait la portière, et qui s'éloigna.

Une fois arrivée dans la rue où se trouvait le laboratoire, l'automobile, au lieu de stopper contre la porte de l'Université, s'arrêta de l'autre côté de la chaussée.

La jeune fille tapa au carreau pour expliquer à Chu sa méprise, mais celui-ci ne parut pas comprendre ce qu'elle désirait.

Pensant que c'était pour éviter une perte de temps que le chauffeur ne faisait pas demi-tour, elle mit pied à terre, tandis que le domestique descendait lui-même de son siège.

— Si mademoiselle veut entrer !.. dit-il en désignant la petite porte qui se trouvait à côté de lui.

— Mais ce n'est pas ici !.. répondit-elle, soupçonnant pour la première fois quelque machination. Le laboratoire de M. Clarel est de l'autre côté de la rue !..

— Je le sais bien, miss Dodge !.. dit le Jaune en manière d'excuse. Mais il est, pour le moment dans cette maison avec M. Bennett, et c'est là qu'ils m'ont chargé de vous dire que vous les retrouveriez !..

Un individu venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte. Entendant l'explication donnée par le Chinois, il s'empressa de la confirmer, en déclarant qu'en effet les deux personnes qui attendaient miss Dodge se trouvaient bien dans cette demeure.

Surprise et inquiète malgré l'assurance avec laquelle cette double affirmation était fournie, Elaine voulut demander quelques éclaircissements de plus.

Elle n'en eut pas le temps... Au moment où elle ouvrait la bouche, les deux hommes la poussèrent violemment à l'intérieur de la maison, dont la porte se referma sur elle.

Toute résistance était inutile.

Les deux hommes entraînèrent brutalement Elaine à travers un corridor sombre jusqu'à une autre porte, qui s'ouvrit devant eux.

Elle était dans la grande chambre où se trouvaient réunis les bandits.

Au milieu d'eux, allant et venant, gesticulant et donnant des ordres, elle entrevit avec terreur la silhouette de l'homme au mouchoir rouge.

La jeune fille recula, trop effrayée même pour crier...

A sa vue, le chef de la « Main qui étreint » se détacha du groupe qui l'entourait, et vint au-devant d'elle, déployant toutes les marques d'une sarcastique courtoisie.

Puis, les bras croisés, la regardant en face, il l'apostropha, en scandant chacune de ses paroles de son diabolique ricanement.

— Eh bien ! mon bel oiseau !.. Nous avons réussi à vous remettre en cage !.. Cela n'a pas été sans peine !.. Mais maintenant que nous vous tenons, je crois que vous aurez du mal à vous envoler, sans laisser, au moins, quelques plumes à vos barreaux !..

Il sembla que les railleries eussent soudainement rendu à la jeune fille le courage qui l'avait un instant abandonnée. Energique et fière, elle se redressa, et, bravant le criminel du regard, ne lui répondit que par un silence méprisant.

— On a dû vous dire, continua-t-il sur le même ton, pour vous décider à vous laisser conduire ici, que vous y retrouveriez MM. Justin Clarel et Bennett... Ce n'est pas tout à fait exact, et l'un d'eux nous fait défaut... Il est vrai que nous l'avons remplacé par un autre de vos familiers. Et vous allez pouvoir constater par vous-même que nous ne vous avons qu'en partie menti...

Se tournant vers Dago qui observait curieusement cette scène au milieu de ses compagnons :

— Messieurs !.. Veuillez mettre miss Dodge en rapport avec ses amis !.. Oh ! sans les déranger... et en les laissant dans l'appartement malheureusement trop peu confortable où nous avons eu le plaisir de leur donner l'hospitalité... Miss Dodge nous excusera, si, pour des raisons faciles à comprendre, la conversation qu'elle voudra sans doute avoir avec eux ne peut s'entamer qu'à une certaine distance...

Dago marcha vers le milieu de la pièce, et, aidé de deux de ses acolytes, souleva une large trappe, dont l'ouverture était habilement dissimulée dans les rainures du plancher.

Une chambre souterraine se démasqua aux regards terrorisés d'Elaine...

— Approchez, miss Dodge !.. poursuivit ironiquement son impitoyable persécuteur. Et rendez-vous compte par vous-même que je n'ai rien dit qui ne soit l'exacte expression de la vérité...

Elle fit un pas en avant, et plongea dans l'ouverture béante ses yeux agrandis par l'effroi.

Dans un coin obscur du caveau, elle n'eut pas de mal à reconnaître la silhouette hautaine de Clarel... A côté de lui, se tenait Walter Jameson.

La situation périlleuse dans laquelle ils se trouvaient ne semblait nullement avoir entamé le moral, ni la fermeté des deux hommes.

L'ouverture soudaine de la trappe, en jetant dans leur prison un peu de lumière, ne modifia en rien leur attitude ni leur impassibilité.

Mais, tout à coup, Justin Clarel tressaillit... Le chef de la bande avait prononcé ces paroles :

— Approchez plus près, miss Dodge... Vous voyez mal...

Il leva la tête.

Elaine !.. C'était Elaine qui était là, au-dessus de lui, dans ce repaire, au pouvoir de ces misérables qui la poursuivaient depuis si longtemps...

(A suivre).